

une telle précipitation que l'escadre mit à la mer ayant seulement pour quatre jours de provisions, de vivres et d'eau : chaque homme devait être réduit à un quart de ration.

— Que Dieu permette que nous arrivions à Saint-Domingue, dit de Morvan à Fleur-des-Bois, et je te jure, ma bien-aimée, que jamais plus je n'essaierai de tenter la fortune de la mer !... Les horreurs commises à Carthagène, et dont j'ai été le témoin, m'ont dégoûté pour toujours de la flibuste !... Posséder de l'or arrosé de larmes et taché de sang, ce n'est pas être riche !... C'est être voleur !...

A peine l'escadre était-elle sortie de la rade de Carthagène, qu'elle fut assaillie par une épouvantable tempête qui dura cinq jours.

Les équipages, considérablement amoindris par la maladie, n'étaient plus assez nombreux pour fournir aux besoins de la manœuvre ; aussi l'ouragan, mal combattu, produisit d'affreux ravages.

Le navire nègre le *Cap* sombra ; trois autres furent complètement désemparés ; tous reçurent de graves avaries.

La tempête grondait encore quand l'on aperçut la flotte anglaise.

— Ah ! dit tristement de Morvan, si Montbars était avec nous, rien ne serait désespéré ! Pauvre Montbars, qu'est-il devenu ?

Le chef de la flibuste courait en ce moment le plus grand danger auquel il eut été jamais exposé.

XI

Contrarié par les vents, et atteint au large par la tempête qui avait assailli les flibustiers à leur départ de Carthagène, le brigantin le *Cerf-Volant*, sur lequel se trouvaient Laurent et ses complices, était arrivé, après une navigation de douze jours, à la côte sud d'Hispaniola.

Au moment où commence ce récit, le beau Laurent et les trente flibustiers initiés qui l'accompagnaient, achevaient de pénétrer dans l'Asile.

— Frères-la-Côte, leur dit Laurent, nous n'avons pas une minute à perdre. Que notre activité soit à la hauteur des circonstances ! Peut-être bien Montbars s'est-il mis à notre poursuite ; peut-être avant une heure viendra-t-il nous attaquer à la tête d'une troupe d'esclaves.

Une fois nos trésors en sûreté à bord du *Cerf-Volant*, car les richesses que renferme l'Asile sont bien les nôtres, nous les avons payées au prix de notre sang et conquises à la pointe de notre épée ; une fois, dis-je, nos trésors en sûreté, peu nous importe la colère de Montbars ; nous aurons les mains libres pour le combattre. Frères-la-Côte, vous savez mes intentions... L'acte que nous accomplissons n'est pas un acte de spoliation, mais bien d'indépendance !

Tant que Montbars a paru n'avoir en vue que la prospérité de la flibuste, nous lui avons obéi avec un dévouement sans égal ; aujourd'hui qu'il veut faire servir à son ambition personnelle les ressources qu'il doit à nos seuls efforts, nous serions des lâches et des indignes si nous nous courbions devant son despotisme ! Les mers du Sud n'ont pas été explorées, la côte espagnole que baigne l'Océan Pacifique est couverte de villes florissantes, qui regorgent d'or.

L'avenir qui s'ouvre devant nous est immense ! Avec les millions que renferme l'Asile et les braves compagnons qu'il nous sera facile de recruter dans les Antilles, à la Jamaïque, à Cuba, nous nous verrons bientôt à la tête d'une flotte et d'une armée formidables !... La flibuste, un moment menacée par l'insigne trahison et la coupable ambition de Montbars, renaîtra plus belle et plus bril-

lante que jamais !... Frères-la-Côte, vivent l'or et la liberté !... Au trésor ! au trésor !...

Les complices de Laurent accueillirent avec des cris d'enthousiasme les paroles du Frère-la-Côte ; puis, agitant les torches dont ils étaient armés, il répétèrent en s'élançant à sa suite : " Au trésor ! au trésor ! "

L'endroit choisi jadis par les initiés pour déposer les fonds de l'association était situé à plus d'un quart de lieue de l'entrée de la grotte : il fallait, pour y arriver, traverser d'inextricables passages, de profonds précipices, d'étroits sentiers.

La troupe des bandits mit plus d'une heure à franchir cette distance.

Enfin un hurrah de joie frénétique annonça leur arrivée.

— Amis, s'écria Laurent, à vous l'honneur de passer les premiers : je veux, en restant le dernier, inaugurer l'ère de la parfaite égalité qui désormais régnera entre nous ! Que l'on brise les serrures !...

Une épaisse porte de fer, attachée avec un art extrême au rocher, fermait l'entrée du passage conduisant à la vaste excavation souterraine qui contenait la riche réserve de l'association.

— Cela va nous prendre beaucoup de temps, dit un des initiés : si nous avons plutôt recours à la mine ? Un pétard bien employé ferait l'affaire.

— Non, s'écria Laurent, l'explosion pourrait occasionner un dangereux éboulement ! Une hache !... que l'on me donne une hache ! Merci !...

Laurent leva le bras, sa hache s'abattit en sifflant sur la serrure !... O surprise ! la porte roula sur ses gonds !

— Voilà qui est d'un bon présage, s'écria le flibustier : au pillage ! mes amis, au pillage !

Les Frères-la-Côte, excités par ce mot magique, se précipitèrent avec le même élan que s'il se fût agi de monter à l'assaut d'une forteresse.

Le beau Laurent, s'effaçant contre une des parois du rocher, laissa passer devant lui ses complices ; un sourire sardonique entr'ouvrait ses lèvres minces.

— A présent, je les tiens, ils m'appartiennent ! murmura-t-il. Vautrez-vous dans l'or, bêtes brutes, stupides et féroces !... Roulez-vous de joie sur des morceaux d'onces, de piastres et de ligots !... Profitez bien de ce premier et dernier quart d'heure de liberté que je vous accorde... Bientôt vous connaîtrez à qui vous avez affaire... Ces imbéciles, mes égaux ! allons donc ! Si Montbars ne s'était pas montré si loyal, que dis-je, si faible, pas un d'eux n'aurait jamais songé à le trahir. Mais quel silence !... Malédiction !... Montbars m'aurait-il deviné... aurait-il pris des précautions à l'avance et fait disparaître le trésor ?

Laurent, agité par un sinistre pressentiment, s'élança à son tour dans la vaste excavation désignée sous le nom de la *Salle du Trésor*.

Le spectacle qui frappa alors la vue du flibustier fut tellement étrange, qu'un instant il resta atterré.

Montbars, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, les bras croisés, arrêtait les Frères-la-Côte par la seule puissance de son regard.

Bientôt il prit la parole.

— Frères-la-Côte, dit-il, il vous faudra bien des années de dévouement et de gloire pour effacer ce moment d'égarement et d'erreur. Vous vous taisez, vous rougissez de votre insigne trahison, de votre hideuse ingratitude ! C'est bien. Je vois que vous comprenez l'énormité de votre faute, que tout sentiment de loyauté n'est pas éteint en vous. Peut-

être, s'il est durable, vous tiendrais-je compte de votre repentir ; mais il faut un exemple. Que l'on m'amène le lâche qui, par son insigne perfidie, vous a conduits à l'oubli de vos serments. Que l'on arrête Laurent !

Au ton d'assurance et d'autorité avec lequel Montbars prononça ces paroles, les flibustiers hésitèrent. Frappés de terreur par l'apparition si inattendue de leur chef, ils étaient près de lui obéir, lorsque la voix de Laurent vint leur rendre le courage.

— Amis ! s'écria-t-il blême de fureur, tombez donc à genoux devant votre maître ! peut-être vous fera-t-il grâce. O trop heureux esclaves ! couvrez ses mains de larmes ! embrassez la trace de ses pas !... Oui, il faut un exemple. Frères-la-Côte, mort au tyran ! mort à Montbars !

Laurent, joignant l'exemple à la parole, mit l'épée à la main et s'élança sur le chef de la flibuste. Ses complices, rendus plus féroces encore par la faiblesse qu'ils avisent d'abord montrée, l'imitèrent en poussant des cris furieux.

Alors se passa une de ces scènes de violence sans nom, que la plume ne peut reproduire et dont un habile pinceau même ne saurait donner qu'une faible idée.

Montbars, par un geste rapide comme la pensée, avait tiré du fourreau le large coutelas suspendu à sa ceinture ; puis, au lieu de se tenir sur la défensive, il s'était précipité au-devant des Frères-la-Côte.

Pendant près de dix minutes, ce fut un horrible carnage : des cris d'imprécation et de douleur, des respirations oppressées et haletantes, des râles de mourants.

La plupart des torches ayant été éteintes, une obscurité presque complète régnait dans la salle du trésor. Incapables de diriger leurs coups avec certitude, les flibustiers neutralisaient eux-mêmes leurs efforts.

De temps en temps, une voix métallique et vibrante, répétée par les échos du souterrain, la voix de Montbars, se faisait entendre. Lâches, assassins et voleurs !... disait-il ; et à chacune de ces paroles son coutelas abattait un flibustier.

Cette lutte si inégale, si disproportionnée, ne pouvait se prolonger davantage ; un événement des plus vulgaires y mit un terme : le coutelas de Montbars se brisa près de la poignée. Le chef de la flibuste, se baissant la lame, trébucha sur un cadavre et tomba par terre. Il fut aussitôt saisi et garotté.

Pas un des Frères-la-Côte ne se sentit le courage de frapper ce redoutable et héroïque ennemi que la fatalité avait seule vaincue ; les bandits, malgré l'excitation du combat, avaient honte de leur victoire. Les torches rallumées, le calme rétabli, les flibustiers aperçurent, avec un sentiment d'admiration réelle, quinze cadavres étendus sur le sol.

Un silence solennel régnait dans le souterrain. Montbars fut le premier qui le rompit.

— Ah ! si mon coutelas ne s'était pas brisé, s'écria-t-il en frémissant de colère, pas un de vous, misérables ! n'aurait survécu à son crime ! Un lion succomber sous les efforts d'une meute de chiens... Comment mettre en doute la volonté de la Providence ! Finissons-en, la vie m'est à charge. Avez-vous peur de me frapper en face ? Voyons... je suis attaché et dans l'impossibilité de me défendre ; vous n'avez rien à craindre... qui vous retient de m'assassiner ?

Laurent s'avança, et se plaçant à deux pas devant Montbars :

— Au nom du pouvoir dont vous m'avez momentanément investi à Carthagène, et que je serai heureux de rendre dès que vous n'aurez plus besoin de moi, je déclare Montbars traître à la flibuste, et, comme tel, je le con-